

À propos de la forme urbaine

Cosmopolitiques: Comment penser la tension entre la dimension fonctionnelle de la ville et sa dimension de forme urbaine?

Vincent Berdoulay: La façon dominante de comprendre la ville est marquée par la préoccupation pour la dimension fonctionnelle. La géographie, quant à elle, valorise l'idée de paysage, de forme, de cartographie. Mais en fait, on privilégie presque toujours le point de vue fonctionnel, en pensant économie ou social selon les périodes. On a toujours sous-valorisé les formes. Cela vaut aussi pour l'étude du paysage naturel ou humain. On va chercher les processus qui vont produire des formes, ces processus étant considérés comme préalables aux formes. On sépare les deux. Donc, c'est une bonne chose que la crise de la démarche scientifique amène à nouveau à cette préoccupation pour les formes, vers ce que font les professionnels des formes que sont les architectes, par exemple. En revanche, il ne faut pas pour autant revenir à une conception de la morphologie qui serait assez réductrice ou assez plate. L'approche historique doit contribuer à montrer la genèse des formes, la morphogenèse des villes. Les formes sont porteuses de symboles que l'on peut interpréter comme esthétiques ou non. Pour mieux réfléchir à cette intégration d'une morphologie dans une démarche beaucoup plus englobante, il faut revisiter la façon dont on a vu l'histoire, pour éviter ce que certains appellent le présentisme, pour ne pas réinventer ce que l'on sait déjà, ou du moins pour s'inspirer des échecs du passé ou des potentialités qu'on n'a pas su exploiter. On a parfois tendance, à l'inverse, à considérer le passé en lui-même sans considérer le présent, ce qui est aussi une position épistémologiquement très contestable. Comment faire? Je crois qu'il faut revisiter le passé, faire de la

¹ Co-auteur, avec Olivier Soubeyran, de *L'écologie urbaine et l'urbanisme. Aux fondements des enjeux actuels*. Paris, La Découverte, 2002.

rétrospective dans une démarche de construction du présent, dans une démarche de planification prospective pourrait-on dire. Finalement, il faut revisiter le passé sans prétendre le reconstruire pour ce qu'il pourrait être avec les finalités de notre époque. On doit le revisiter comme un ensemble très riche d'essais et d'expérimentations. Il faut méthodologiquement considérer qu'a priori tout ce qui se faisait dans le passé est intéressant et légitime. Tout peut être digne d'intérêt, de la modeste invention d'un petit architecte local ou de gens du peuple comme on disait autrefois, aux grandes idées qui ont été condamnées. Il faut tout revisiter pour voir la logique des idées qui pouvaient conduire à ce genre de créations et d'innovations. On a donc un vaste réservoir d'idées à notre disposition. On peut visiter le passé comme on va voir des parties de la planète, que ce soit un petit village ou un quartier ou une rue ou quelques activités sociales.

Le discours fonctionnaliste s'est mis en place dès le début du XX^e siècle, de façon très cohérente. On cherchait les fonctions des villes. Bien sûr on n'est pas dans le fonctionnalisme au sens étroit que les architectes urbanistes ont formulé. Mais au fond, la forme n'est qu'un simple résultat, elle ne compte pas. C'est une dominante de cette démarche scientifique positiviste, analytique, qui fait qu'on a peur, et légitimement peur, d'attribuer aux formes une capacité de détermination de processus de la vie. C'est la fonction qui va créer la forme, la forme n'étant plus une clé explicative. Au contraire, pour nous, la forme – la disposition, ce qui va contraindre le corps, la vision, la façon dont on fonctionne – est extrêmement importante.

Cosmopolitiques: Une fois que l'on a dénoncé cette conception fonctionnelle déterministe et un certain formalisme appauvri, comment retrouver une approche globale de la ville? La réflexion historique peut-elle nous y aider?

Vincent Berdoulay: Peut-être faudrait-il revisiter dans l'histoire quelques tentatives intéressantes où des gens ont essayé de penser ensemble fonction et forme à propos de la ville. Je pense à Patrick Geddes ou à ces urbanistes français un peu oubliés, la génération des fondateurs de la Société française des urbanistes qu'étaient Agache, Jaussely, etc. Il faudrait examiner leur conception du milieu qui renvoie à la notion plus contemporaine de complexité. Une autre possibilité serait de voir comment les individus mobilisent des connaissances et des pratiques pour être créatifs, et ça nous oblige à revisiter l'idée de culture.

La notion de milieu a été longtemps dévalorisée. On a eu recours à elle là où l'on utiliserait actuellement la notion de complexité, c'est-à-dire à

chaque fois qu'on voulait échapper à une explication trop simple, lorsqu'on avait un certain nombre de facteurs qui ne jouaient pas toujours de la même façon et qu'on ne pouvait pas hiérarchiser, lorsqu'on échappait au canon d'une démarche fonctionnaliste de la science. On fait appel à la notion très tôt, notamment au XIX^e siècle pour comprendre ce qui se passait alors. Dans *La Comédie humaine* de Balzac, on a bien cette notion de milieu qui est à la fois morphologique et sociale, quoique lui-même insistât surtout sur les aspects sociaux. La notion a été travaillée également du côté des sciences naturelles, ce qui a conduit progressivement au regard écologique. L'usage du terme d'écologie se répand d'ailleurs à la fin du XIX^e siècle. Il se passe là quelque chose d'intéressant, parce que le milieu renvoie aussi à la forme, voire à l'esthétique. Il renvoie aux sentiments et est marqué par la philosophie romantique du XIX^e siècle, car elle postulait une espèce d'harmonie profonde entre l'homme et son milieu. Cette idée, très forte en géographie, a pu mener à travers quelques transformations à la métaphore organiciste. Mais la subjectivité doit renvoyer à une interrogation du sujet sur lui-même face au milieu, face au paysage, comme dans le fameux tableau de Kaspar D. Friedrich où on voit de dos un personnage regardant un paysage (le voyageur contemplant la mer des nuages). C'est cette nécessaire distanciation qui doit exister et qui est jugée fondamentale dans certains courants de la géographie notamment. Une grande attention est prêtée aux formes, parce qu'elles établissent une correspondance, dans la démarche romantique, entre l'espace du dehors et l'espace du dedans, entre la subjectivité et l'objectivité. Cette recherche très romantique des correspondances entre les états d'âme et les états de nature rejoint une complémentarité entre des démarches esthétiques et des démarches scientifiques d'analyse des formes. Le souci esthétique devient un moyen de faire de la science, comme à propos du paysage. Mais si ce souci a connu un certain essoufflement, c'est toujours en raison de son rabat sur la forme, sur la description, puis finalement de sa relance par la recherche de processus physico-chimiques expliquant telle ou telle forme paysagère. Il y a toujours une domination d'une démarche fonctionnaliste, la fonction ou le processus a-spatial expliquant la forme.

Si l'idée de milieu a été portée par l'écologie, elle tombe de plus en plus dans l'escarcelle des sciences naturelles, qui privilégient l'étude des processus bio-physico-chimiques. Cette notion de milieu disparaît progressivement pour être rabattue de façon presque paradoxale dans les anciens manuels de géographie où l'on faisait le tableau des « milieux naturels » – curieux milieux sans sujet ! La science reprend

alors la vieille notion d'environnement qui consacre le milieu dans un sens plutôt bio-physico-chimique. La notion de milieu revient actuellement, de façon un peu confuse, avec différents types de courants philosophiques portés en partie, mais pas exclusivement, par les démarches heideggeriennes. On s'intéresse plutôt au rapport intime au corps, à l'inséparabilité de l'être et de son monde, etc. On sent très bien que la notion d'environnement ne suffit pas, et qu'on a besoin de celle de milieu. « Milieu » est à nouveau un véhicule pour essayer de refaire entrer dans nos préoccupations celles qui ne sont pas des processus exclusivement naturels, qui sont de l'ordre du subjectif et de la distanciation, qui veulent puiser dans le littéraire, l'artistique, l'esthétique, ce qui fait la vie quotidienne des gens, l'ambiance, l'atmosphère, etc.

Cosmopolitiques : Est-ce que tu pourrais illustrer avec cette dimension historique, l'enrichissement qu'apportait la notion de milieu à une démarche d'urbanistes comme Agache et Jaussely, par exemple.

Vincent Berdoulay : Agache et Jaussely ne sont pas très différents de Geddes qui lui-même était très proche des géographes et qui avait fondé un collège à Montpellier où il amenait des étudiants pour aller étudier le milieu au sens géographique, y compris le milieu écologique, végétal, les paysages, etc. Geddes, quand il s'intéresse à la ville, y intègre énormément d'éléments sociaux, bâtis et naturels. Il se montre très préoccupé par le milieu, où il ne veut pas séparer le social du physique, du matériel. Jaussely et Agache sont fascinés par l'idée de milieu car ils trouvent là un grand ensemble d'éléments pour rendre compte de ce qu'est la ville et échapper à des déterminismes physiques ou sociaux par trop limités. Ils s'intéressent notamment aux travaux des géographes de l'époque et ils mettent en œuvre la notion de milieu pour faire un diagnostic de la ville, étudier sa complexité, de l'esthétique au plus matériel. Jaussely, qui au début de sa carrière connaissait mal les géographes, va d'abord beaucoup chercher du côté de l'histoire de l'art, du visuel, de ce qu'on voit dans la ville, de l'ambiance sonore. Ils bricolent pour composer ce qui fait milieu. Ensuite ils vont essayer de faire jouer cette approche dans leur action d'aménageurs pour envisager une perspective.

Une première tendance est d'essayer d'identifier dans le milieu des tendances très fortes, de considérer qu'il y a là un organisme qui existe dans sa complexité et qui a besoin qu'on ne le gêne pas pour évoluer. Dans cette vision organique, l'urbaniste devient un peu la personne qui apporte des correctifs, le médecin qui doit corriger les pathologies, les blocages, etc. Cette position conforte ce qu'on appellerait actuellement

une prospective par tendances lourdes. Le milieu est déterminant de certaines orientations. C'est très bien explicité par Agache dont les études de milieu sont très approfondies.

L'autre position est celle de Jaussely. Il délègue souvent à des géographes une étude de milieu très complexe, très détaillée, très sensible aux particularités. Mais il ne va pas chercher à voir le milieu comme un ensemble, un organisme ou quelque chose d'unifié. Il va plutôt essayer d'y percevoir toutes les possibilités qui existent, latentes, non exprimées, gênées dans leur épanouissement ou tout simplement non encore découvertes, etc. Le milieu est pour lui un réservoir de possibilités. Il essaye de mettre le doigt sur les synergies qu'il faudrait mettre en route afin de satisfaire la commande de la société de l'époque où il vit. Dans cette optique, il existe des possibilités dormantes qu'il faut activer, mettre en synergie avec d'autres, pour amorcer – et c'est pour ça que c'est fascinant – une processus de bifurcation, c'est-à-dire pour créer quelque chose de neuf. Mais le potentiel se trouve bien dans le milieu. Pour l'urbaniste Jaussely, le passé est dans le milieu, qui permet d'activer des possibilités. Et dans ce milieu il y a de l'esthétique aussi, des formes de sociabilité, des goûts, etc. Le milieu qu'analyse Jaussely peut être traduit en termes contemporains, au moins en partie, par une attention à la culture. Il s'agit d'abord du vécu au quotidien, les habitudes. Par exemple à Barcelone, ces ont les habitudes des habitants, leur fréquentation des espaces publics, la théâtralité de certains groupes, etc. Mais il s'agit aussi des formes accomplies de la culture. Elle comprend l'esthétique urbaine, la façon dont on va construire les bâtiments, l'architecture. C'est l'art public au sens de celui qu'on installe dans la rue. Jaussely joue sur cette ouverture de la culture, y compris sur l'art, quand il essaye de justifier les bifurcations qu'il va introduire. Son idée est de capitaliser sur cette dimension culturelle de Barcelone.

Cosmopolitiques: J'avais abordé la discussion avec toi en partant de l'esthétique considérée comme nouvelle question, comme espace de liberté, comme perspective plus ouverte après l'essoufflement des autres approches. Comment cela résonne-t-il par rapport à ton travail, par rapport à tes propres approches?

Vincent Berdoulay: Il faudrait considérer la question dans une perspective aménagiste, urbanistique : comment l'esthétique doit-elle entrer dans la fabrication de ce que j'appellerai les lieux plutôt que milieu ? Parce que le milieu, au fond, c'est ce qui est donné, ce avec quoi l'on travaille. Ce qu'on fabrique, je l'appelle « lieu » – faute d'un meilleur mot – c'est-à-dire quelque chose qui est ancré dans le subjectif, mais qui l'est aussi

dans l'objectif, dans ce qui est autour, dans la matérialité. Un lieu se crée à partir d'actions multiples, où le sujet est impliqué mais en rapport avec les autres. Qui dit fabrication, dit au fond émergence de ce qui fait la qualité du lieu, la qualité de vie, l'urbanité, le vécu. On pourrait le reformuler dans un langage plus contemporain et dire que le lieu est une propriété émergente d'un système à dominante morphologique.

Cosmopolitiques: Et si tu parlais de « non-maîtrise » ? Si tu utilises l'émergence, la notion exprime l'apparition de propriétés nouvelles à un stade nouveau de développement. Tout n'est pas prévisible, tout n'est pas maîtrisé. C'est une fabrication qui échappe à la maîtrise dans ce cas-là. **Vincent Berdoulay:** On échappe ainsi aux projets démiurgiques qu'heureusement ni Le Corbusier, ni même quelque'un de plus modéré comme Jaussely, n'ont pu finalement réaliser. Par un exercice de diagnostic, d'analyse de milieu et de prospective, on essaye de favoriser l'émergence de certaines choses. L'esthétique est présente parce qu'elle est liée à ces préoccupations d'inventivité, de créativité, de l'acteur professionnel, mais aussi des gens, créativité de la vie d'une certaine façon. L'esthétique doit être vue plutôt dans la dimension vécue et subjective, plus que comme un outil à la disposition du professionnel, sinon, on va rabattre le souci esthétique dans des valeurs morales. On va transformer en catégories morales des catégories esthétiques. Si l'esthétique est matérialisée dans des formes, on crée une permanence ou, du moins, on sur-valorise certaines valeurs morales. Certes, on peut la mettre dans des monuments symboliques de la collectivité, de la mémoire du passé ou des espoirs du futur, etc. Un minimum est acceptable. Mais, si on en met beaucoup, à ce moment-là, on l'écrase.

Cosmopolitiques: Les rapports entre esthétique et ville semblent une question difficile. N'y aurait-il pas là un double rabattement de l'esthétique sur le beau et du beau sur la valeur morale. « ce qui doit être, doit être beau ». Alors on sur-signifie, on sature, n'est-ce pas ?

Vincent Berdoulay: Voilà ! Même si l'individu n'est pas dupe et réinterprète. Ça fait partie justement du plaisir qu'on a en ville et de l'opportunité qu'elle offre de provoquer la pensée, le travail du sujet sur lui-même dans une perspective citoyenne. Il ne faut pas en mettre trop, car le danger d'homogénéisation du paysage existe quand ces constructions sont faites toutes à un moment donné.

Cosmopolitiques: On pourrait terminer notre entretien sur cette lecture inhabituelle des cosmopolitiques que tu repères chez Kant géographe.

Vincent Berdoulay: Le passé nous offre un grand réservoir d'idées, d'actions et de possibilités qui nous aident à réfléchir. De même, pour aménager, il est bon de tenir compte de toutes les possibilités qui existent, des plus infimes aux plus importantes, en accordant une grande importance à tout ce qui paraît contingent, émergent. Le souci d'esthétique doit en effet toujours ménager la possibilité de surprise. L'art contemporain qui est dans la rue va provoquer des protestations: les gens sont choqués par cette démarche, mais il faut la considérer au niveau du quotidien, dans la complexité du milieu dans lequel ils vivent. Il faut donc aménager cet effet de surprise qui est nécessaire autant dans la démarche esthétique et créatrice que dans la vie quotidienne. Et finalement, ce qui surprend, n'est-ce pas la question de la politique et de l'espace public, cette capacité à rencontrer et à reconnaître les différences? Cela correspond à une démarche politique qui vise à rendre compatibles des mondes très différents, présents dans un même milieu, quelle que soit l'échelle. Ce qui surprend est bon, au fond, pour améliorer le fonctionnement de la vie en société, de la vie politique. Quelques auteurs ont pu y prêter attention dans le passé, dont précisément Emmanuel Kant.

C'est un personnage un peu mystérieux dans l'histoire de la pensée géographique. Il a tenu absolument à enseigner chaque année un cours de géographie pendant toute sa carrière. C'est d'ailleurs le cours qu'il a le plus enseigné, plus que la logique, la métaphysique, etc. Un cours pour lequel il a dû obtenir une dérogation spéciale des autorités parce qu'il n'avait pas un manuel, ce qui était obligatoire pour enseigner à l'époque à l'université prussienne. Il vivait de façon très sédentaire à Königsberg, mais il a voyagé peut-être plus par la pensée ou par l'intermédiaire des voyageurs qu'il pouvait rencontrer. Ce personnage est aussi un philosophe impressionnant, à bien des égards un des fondateurs de la modernité actuelle et républicaine, reconnu d'ailleurs comme tel par les fondateurs de la république française à la suite de la guerre de 1870-71. On l'a mentionné à nouveau récemment pour son projet de paix perpétuelle et pour le mot «cosmopolitique», qu'il semble avoir été le premier à l'utiliser pour désigner le projet de comment rendre compatibles sur la terre des mondes extrêmement différents.

Dans son cours de géographie, on est très surpris de voir l'attention considérable qu'il porte à la diversité des mondes. L'idée maîtresse, c'est la diversité. Quand bien même les notes de son cours sont partielles, on le voit citer des choses qui relèvent d'un cabinet de curiosités. Donc le «grand Emmanuel Kant» aime chaque année mentionner des

curiosités. On voit qu'elles le fascinent. Quand il veut parler d'une région, il va mentionner un fait particulier, toujours avec des précautions bien sûr. Il faut des sources. Il dit par exemple que dans telle région de France, il y a une source d'eau très chaude qui se trouve à côté d'une autre très froide. Il va parler de choses qui nous paraissent tout à fait anecdotiques ou qui, à la limite, pourraient être inscrites dans une plaquette touristique pour valoriser des particularités locales. Il rapporte aussi des coutumes transmises par des voyageurs passant par le port de Königsberg, des coutumes étranges dans des pays très lointains. Certains rejettent Kant parce que, pour lui, l'homme occidental serait supérieur. Mais tout le monde ou presque le pensait à l'époque, voyant la société occidentale comme la plus aboutie dans l'évolution de l'humanité. Mais justement, dans sa géographie, ce n'est pas présent. On n'y trouve pas ce schéma théorique interprétatif. En revanche, quand il mentionne des faits particuliers ou étranges, il dit: il faut que l'esprit humain raisonne avec ça. Ce sont les éléments premiers du raisonnement. Kant suit, d'une certaine façon, une démarche reposant sur l'abduction.

En somme, sa cosmopolitique ne fait pas nécessairement appel à une vision évolutionniste inspirée par la supériorité de la raison européenne. Sa cosmopolitique, c'est aussi la prise en compte pragmatique du monde tel qu'il est dans sa diversité. Certes, Kant considère que le projet républicain est le meilleur, mais celui-ci doit être construit par les gens eux-mêmes. La démarche de Kant est chorologique, c'est-à-dire attentive au lieu, à ses spécificités, au voisinage d'un phénomène. Kant s'intéresse au lieu, et non pas à la localisation selon des schémas géométriques. Il s'intéresse à ce qui est particulier, à la *chôra*, qui renvoie au milieu et au lieu. Il ne veut pas niveler le particulier en fonction de principes généraux. C'est l'élément de base, autant pour les raisonnements que pour l'action en vue d'une paix perpétuelle sur terre. Son projet cosmopolitique cherche à partir de la chôra, des milieux et de leurs spécificités.

Cosmopolitiques: Au lieu d'une composition «top-down» du monde commun qui se fasse par la preuve scientifique, ou par le politique en général (la justification), on aurait une composition «bottom-up» du monde commun qui se ferait en partant de la chôra, des caractéristiques des lieux existentiels, des milieux de vie.

Vincent Berdoulay: Sa cosmopolitique doit être ancrée dans les milieux, dans des lieux, dans la chôra. Si on relit ses travaux, on voit qu'il n'est plus question d'un gouvernement mondial. Au début, Kant y pense,

mais plus il évolue, plus il se détache de cette idée et plus il s'y oppose. Il reconnaît qu'il y a quand même des lieux où le débat politique est plus facile parce qu'il y existe une communauté de vues. C'est à cette échelle-là que doivent se concrétiser les formes républicaines de politique, qui vont pacifiquement, selon lui, entrer en rapport les unes avec les autres. On voit là le géographe qui pense, qui prend acte de l'existence de nations. Donc, d'une certaine façon, il semble proche de Fichte d'une certaine façon; mais plutôt que de faire comme lui et d'enfermer tout le politique dans la nation, Kant considère que celle-ci constitue seulement un niveau dans lequel la politique républicaine peut s'épanouir de façon privilégiée.

Entretien animé par Jacques Lolive.

Benedikte Zitouni

L'écologie urbaine : mode d'existence ? mode de revendication ?

L'écologie urbaine des écoles de Chicago et de Los Angeles oblige à penser une science de la maisonnée fondée sur les attachements, sur les solidarités de fait entre les vies, ni animales ni humaines, qui composent un territoire.

Le 27 juin 1969, les Young Lords¹ lancent leur première offensive à New York : armés de balais, ils nettoient l'*el barrio*, ghetto Porto Ricain du East Side, dont les rues regorgent de saletés, de déchets non collectés, de vitres et de décombres éparpillés et dont l'air est envahi « d'une odeur de poubelles, aux arômes et puanteurs variés » (Gandy, 2002, 165).

Lorsque la lutte s'emballe, les ordures deviennent des mascottes et des alliées : barricades et batailles de poubelles ont lieu tout au long de l'été jusqu'à ce que la municipalité accepte de remplir ses obligations.

Quand un homme montre du doigt une poubelle, se lie à elle et dit « voilà ce que je deviens », c'est la pensée écologique elle-même qui se radicalise : (1) l'environnement, l'*el barrio*, notre enveloppe urbaine nous composent, corps vivants que nous sommes ; (2) l'identification « poubelle – homme » met en scène un processus de vie et de mort, d'épanouissement et

■ Les Young Lords sont affiliés au mouvement du même nom (initialement un gang) et aux Panthères Noires à Chicago. Leur action à New York porte de 1969 à 1972. Voir : 1971, Palante, photos de Michael Abramson et essais des Young Lords; 1971, El Pueblo se levanta, documentaire de Newsreel ; 1973, Pedro Pietri, Puerto Rican Obituary; 1996, Palante, Siempre Palante! The Young Lords documentaire de Iris Morales.